

GARGANTUA,
OU
RABELAIS EN VOYAGE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR M. DU MERSAN;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 29 JUIN 1813.

.....
PRIX: 1 fr. 25 c.
.....

PARIS,

CHEZ FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,
boulevard St.-Martin, n^o. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

PAIMERIE de MAUGERET, Lib., rue du Faub.-St.-Martin, n^o. 38.

=====
1813.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

RABELAIS	M. DUBOIS.
PANURGE , son valet.	{ M. BOSQUIER - GA- VAUDAN.
TRIBOULET , fou de François I ^{er} .	M. CAZOT.
JEAN DU PONT-ALLAIS , chef des Joueurs de Moralités, Farces et Soties.	{ M. LEFÈVRE.
GRIPPEMINAUD , bailly du village de Benaist.	{ M. TIERCELIN.
JANOTUS , bedaud, sonneur et magister.	{ M. ODRY.
BONICHON , aubergiste.	M. MELCOURT:
TOINON , sa fille.	M^{lle}. ALDÉGONDÉ.
Un Courrier	M. LANGLOIS.
Confrères de la troupe de Pont - Allais , ou Enfans sans soucis.	
Trois Cuisiniers.	
Trois Servantes.	
Villageois et Villageoises.	

*La Scène est au village de Benaist, à quelques
lieues de Chinon.*

**Les Personnages sont en tête de chaque scène, comme ils
doivent être placés au Théâtre.**

Nota. La Musique de cette Pièce se trouve chez M. Gilbert, rue
de la Vrillière, n^o. 4.

GARGANTUA,

OU

RABELAIS EN VOYAGE.

(Le Théâtre représente le jardin d'une auberge ; à droite du spectateur, l'entrée de la maison, qui doit être gothique. Au milieu du Théâtre, un pavillon gothique, dont l'ouverture, en face des spectateurs, est fermée par une toile peinte en coulis, et imitant une store. Ce pavillon est au milieu d'un bosquet, par lequel on peut y entrer sans être vu des spectateurs. Sur ce pavillon, on lit : "Salon de cent couverts.")

SCÈNE PREMIÈRE.

BONICHON, TOINON, RABELAIS,
JANOTUS.

(Rabelais est assis devant une table, sur laquelle est un gros livre. Il est entouré de Bonichon, Janotus, Toinon, et de plusieurs garçons et servantes d'auberge.)

RABELAIS, lisant :

CHAPITRE troisième. Ecoutez bien !

AIR de Robert le Diable.

- « L'illustre dame Gargamelle
- » Fut mère de Gargantua ;
- » La force qu'on voyait en elle,
- » En son fils se perpétua :
- » En naissant, il était grand comme
- » Le plus grand et le plus bel homme.

(4)

- » Envain on l'attachâ ;
- » Sans lisière il marcha.
- » Son premier mot, nous dit l'histoire,
- » Fut de crier (*bis.*) à boire.

TOUS.

Ah ! grand dieu ! qu' ça fait peur !
Si j'allions, l'vant nos têtes,
Le voir dans les planettes,
J'en mourrions de frayeur.

RABELAIS, *à part.*

Un conte leur fait peur !
Eh quoi ! ces pauvres têtes
Tremblent pour des sornettes !
Je ris de leur frayeur.

(*Haut.*)

Pour un habit qu'on lui fit faire,
On prit trente aunes de drap neuf.
Il mange, pour son ordinaire,
Quatre veaux, deux moutons, un bœuf.
Quand, parfois, la soif le talonne,
De vin, il avale unè tonne.
Et pour monture, il prend
Un petit éléphant,
Si vous doutez de cette histoire,
Allez y voir, et vous pourrez y croire.

TOUS.

Ah ! grand dieu ! qu' ça fait peur !
Quel diable d'avaloire !
De l' voir manger et boire
Je mourrions de frayeur.

RABELAIS, *à part.*

Ces bonnes gens ont peur
De cette folle histoire :
Comme l'homme aime à croire ;
Comme il chérit l'erreur.

BONICHON.

Ah ! maître François, les belles choses que

vous nous lisez là ! Comment il est possible qu'il y ait un homme aussi grand que cela ?

JANOTUS.

Maître Bonichon, vous êtes donc bien peu savant.

BONICHON.

Ecoutez-donc, seigneur Janotus, je ne suis qu'un pauvre aubergiste, et je ne suis pas obligé d'être habile comme vous, qui êtes sonneur, bedaud, chantre et maître d'école de la paroisse.

JANOTUS.

Si vous aviez lu comme moi les Métaphores de Virgile, et l'Histoire Romaine, vous sauriez que Goliath, le géant, tua David d'un coup de pierre, et que d'autres Géants assiégèrent les Dieux, qui furent obligés de dégringoler du ciel.

BONICHON.

Je tombe des nues, quand j'entends des choses comme ça. Mais comment voulez-vous que je sache qu'il existe des grands-hommes, quand je n'ai vu que vous et les habitans de ce village, d'où je ne suis jamais sorti ?

RABELAIS.

Maître Bonichon n'a pas tort.

JANOTUS.

Moi qui ai voyagé, je me souviens d'avoir rencontré un jour un homme...

BONICHON.

Aussi grand que Gargantua ?

JANOTUS.

Non. Un homme de quatre pieds huit pouces ; mais qui m'assura avoir vu un géant de douze pieds de haut.

RABELAIS.

Maitre Janotus est un habilissime.

BONICHON.

Tenez , maitre François , voici votre beau livre.

RABELAIS.

Gardez-le : il vous suffira de me le rendre , lorsque je quitterai votre maison.

BONICHON.

Est-ce que vous ne songez pas encore à continuer votre route ?

RABELAIS.

Non , parbleu ! Il n'y a que quinze jours que je suis ici ; et je m'y trouve fort bien.

BONICHON.

Fort bien ; mais je n'ai pas encore vu de votre argent , et . . .

RABELAIS.

Il est d'usage de ne payer que quand on s'en va.

BONICHON.

Voilà pourquoi je ne serais pas fâché de vous voir partir.

RABELAIS.

Non , non , maitre Bonichon !

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Dans Salomon il est un vieil adage ,
Dont à propos ici je me souvien.

BONICHON.

Et que dit-il ?

RABELAIS.

Il dit qu'en homme sage ,

(7)

On doit rester où l'on est bien.
Fuir ses amis, c'est leur faire une injure.
Long-temps chez vous je veux rester, ma foi.

BONICHON.

Maître François, ayez, je vous conjure,
Moins d'amitié pour moi.

BABELAIS.

Je veux vous aimer malgré vous. Allons, je remonte à ma chambre : faites-moi servir un bon souper. J'ai ce soir grand appétit.

BONICHON!

Oh parbleu ! ce n'est pas l'appétit qui vous manque.

RABELAIS.

Tant mieux.

AIR : *Eh ! ma mère , est-c' que j' sais ça ?*

Le buveur d'eau , l'homme sobre ,
Bien souvent sont des sournois.
Jamais , de honte ou d'opprobre ,
Ne se couvre un bon grivois.
Le gourmand est estimable.
Du buveur on ne craint rien.
Je veux vous prouver à table
Que je suis homme de bien.

TOUS.

Il veut vous prouver à table
Qu'il est un homme de bien.

(*Rabelais rentre dans la maison.*)

BONICHON.

Allons, vous autres, à l'ouvrage. Quand maître François est là, ils ont tous la bouche béante !

TOUS.

C'est qu'il dit de si belles choses !

BONICHON.

Allez, allez.

SCÈNE II.

TOINON, BONICHON, JANOTUS.

BONICHON.

Maître Janotus!

JANOTUS.

Maître Bonichon!

BONICHON.

Voilà un homme de bien que je vois assez mal.

JANOTUS.

Pourquoi cela ?

BONICHON.

Il fait ici une grosse dépense, ne paie point...

TOINON.

Ah ! mon père ! c'est un si brave homme !

BONICHON.

Oui, c'est cela. Prends son parti... A cause de son valet Panurge, qui te conte des douceurs.

TOINON.

Monsieur Panurge est bien aimable.

JANOTUS.

Pourquoi donc, Mademoiselle Toinon, dites-vous que ce Panurge est aimable ?

TOINON.

Parce que c'est la vérité.

JANOTUS.

Vous ne devez trouver aimable que l'homme que vous épouserez.

(9)

TOINON.

Eh bien ! pourquoi voulez-vous être mon mari ?

JANOTUS.

Ah ! petite méchante !

AIR de Marcellin.

Je suis bien l'époux qu'il vous faut,
Ici je joue un fort beau rôle ;
En même tems je suis bedaud,
Chantre, sonneur, maître d'école ;
Du grand Bailly je suis chéri,
De m'avancer il se propose ;
Et si je suis votre mari,
Je puis être encor autre chose.
Bien autre chose.

TOINON.

Ce ne sera toujours pas par ma protection.

JANOTUS.

Mon cher voisin, congédiez - moi, je vous prie, ce Panurge et son maître, qui ne sont venus ici que pour me contrarier.

BONICHON.

Eh ! je voudrais les voir bien loin : mais l'argent qu'ils me doivent...

JANOTUS.

Allons trouver monsieur le Bailly, contons-lui notre affaire ; c'est un homme de tête, qui n'a pas trop d'esprit, mais qui en a assez pour nous donner un bon conseil.

BONICHON.

C'est ça. Allons ! allons !

TOINON.

Et le souper de maître François. ?

Gargantua.

2

BONICHON.

C'est le moins pressé cela ; il jeûnera aujourd'hui.

SCÈNE III.

TOINON.

Jeûner ! ce n'est pas son ordinaire, car c'est un bon vivant ; maître François n'est pas son vrai nom, ou du moins il en a encore un autre, et j'ai entendu Monsieur Panurge l'appeller Rab.. Rab... Rabelais ! Ah mon Dieu ! où est-il donc depuis ce matin, Monsieur Panurge ? je voudrais bien le voir ; il est si aimable ! Je suis toujours étonnée qu'il soit devenu amoureux de moi.

AIR : *C'est bien le plus joli corsage.* (De Ninon chez Madame de Sévigné.)

Je ne suis rien qu'une innocente ;
Je n'ai pas plus d'esprit qu'il n' faut ;
Mais bien loin que ça m'épouvante,
Je crois que c' n'est pas un défaut.
A quinze ans, sommes-nous gentilles,
Nous trouvons qui nous dégourdit :
Et l'on dit que l'esprit vient aux filles,
En s'approchant des gens d'esprit.

Et Monsieur Panurge et son maître,
Sont des gens habiles tous deux.
Je suis ben aise d' les connaître,
Surtout c' lui qu'est mon amoureux.
Réparant l' tert de la nature,
J' veux, d' ses bontés, fair' mon profit.
Oui, par amitié, je suis sure
Qu'il m' donnera beaucoup d'esprit.

Ah ! je crois l'entendre. Oui, c'est lui.

(11)

SCÈNE IV.

TOINON, PANURGE.

PANURGE.

AIR : *Celui qui dit que deux beaux yeux.*

Vers le plaisir, vers le bonheur,
Chacun s'empresse avec ardeur,
Et souvent passe, dans l'erreur,
sa vie. (*bis.*)

Il n'est point de bonheur
Sans la folie.

TOINON.

Toujours riant et chantant ! Quand serez-vous sage, Monsieur Panurge ?

PANURGE.

MEME AIR.

Je serai sage un autre jour.
Je t'aime et le dis sans détour :
Aussi je jure que c'est pour
La vie. (*bis.*)

Car il n'est point d'amour
Sans la folie.

TOINON.

Si vous saviez ce que mon père vient de dire, vous ne seriez pas si joyeux. Il veut vous renvoyer de sa maison, vous et maître François, et me donner pour femme à M. Janotus, notre magister.

PANURGE.

Ah ! ah ! ah ! La bonne folie !

AIR : *Ma Zétulbé.*

Va, ne crains rien, ma petite brunette,
Toujours un Dieu protège les amans ;
Et pour payer une ardeur si parfaite,
Il va bientôt unir nos cœurs constans.

(12)

TOINON.

Oui , mais mon père
Refuse son aveu.

PANURGE.

Il doit se taire
Devant un Dieu.

ENSEMBLE.

PANURGE.

Va , ne crains rien , ma petite brunette ,
Toujours un Dieu protège les amans ,
Protège les amans.

TOINON.

Oui , pour payer une ardeur si parfaite ,
Il doit bientôt unir nos cœurs constans ,
Unir nos cœurs constans.

TOINON.

Mais il faut que ce Dieu se fasse entendre.

PANURGE.

Il aura un digne interprète. Vous ne savez
pas , ma chère Toinon , quel homme vous pos-
sédez ici dans maître François ?

TOINON.

Un homme qui boit , mange , chante , et rit
toute la journée.

PANURGE.

C'est le plus grand philosophe du monde.

TOINON.

Je l'entends qui philosophe en chantant. Ah !
que vous êtes bien ensemble !

PANURGE.

Tel maître , tel valet.

(13)

SCÈNE V.

TOINON, RABELAIS, PANURGE.

RABELAIS.

AIR : *Dormons toujours.*

Buvons toujours... (*bis*).
Lorsque le chagrin nous assiège...

Eh bien, Toinon ! et le souper ?

TOINON.

Monsieur...

RABELAIS.

Il n'est pas prêt ? Va me chercher une bouteille
de vin, pour l'attendre.

TOINON.

Monsieur, c'est que...

RABELAIS.

Va donc, mon enfant. Hébé, qui versait à
boire aux Dieux, avait un minois moins joli !

TOINON.

Mon dieu, Monsieur ! Mon père ne veut plus
vous faire crédit.

RABELAIS.

Diab !...

PANURGE.

Aubergiste barbare !

RABELAIS.

Cœur de rocher... Que dis-je !

AIR : *Voulant par ses œudres complètes.*

Frappés par la main de Moïse,
On vit des rocs obéissans,
Auprès de la terre promise,
Désaltérer les Juifs errans.

PANURGE.

La comparaison est permise ;
Je ne puis vous la reprocher ;
Mais si notre hôte est le rocher,
Monsieur, vous n'êtes pas Moïse.

RABELAIS.

Allons, allons, Panurge, va me chercher une auberge meilleure que celle-ci, une auberge où l'on mange.

PANURGE.

Eh! monsieur, il n'y en a pas d'autres dans le village, et nous sommes à six lieues de toute habitation.

RABELAIS.

J'aurais dû descendre chez le Curé: il m'aurait accueilli.

PANURGE.

Oui, si vous aviez pu lui dire votre nom: mais brouillé avec Monseigneur Dubellay, votre protecteur; brouillé avec la Sorbonne, pour votre Gargantua...

RABELAIS.

Brouillé avec la fortune, ce qui est encore pis!

PANURGE.

Que faire? où aller?

RABELAIS.

Eh! mon cher Panurge! l'homme sait-il jamais où il va?

AIR : *Du partage de la richesse.*

*Je ne sais comment vint l'envie,
Au ciel de s'occuper de moi.
Sur le grand chemin de la vie,
Me voilà je ne sais pourquoi.*

Que maint *je ne sais qui* me fronde,
Du *je ne sais quoi*, je suis fou ;
Et *je ne sais quand*, de ce monde,
Je m'en irai *je ne sais où*.

PANURGE.

En attendant, restons ici.

RABELAIS.

Si nous pouvons.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONICHON.

BONICHON.

Ah ! ah ! Mademoiselle, encore avec ces Messieurs, malgré ma défense. Montez à votre chambre, sur-le-champ. (*Elle sort.*) Pour vous, maître François, voilà votre mémoire. Je viens d'apprendre qu'un homme de grande importance passe par ici, pour se rendre à Blois, où est la Cour. Il ne peut manquer de s'arrêter à mon auberge, j'ai besoin d'argent, et je vous prie de solder mon petit compte.

RABELAIS, *regardant le papier.*

Petit. Vous êtes bien modeste. Quelle addition !

BONICHON.

Il est en conscience.

RABELAIS.

Conscience de cabaretier.

BONICHON.

Monsieur ! point d'injures, mais de l'argent.

RABELAIS.

Ni l'un ni l'autre. Je ne suis ni riche, ni impertinent.

BONICHON.

De plus, j'ai besoin de toute ma maison pour ce voyageur et sa suite, et je vous prie de déguerpir sur-le-champ.

PANURGE.

Vous nous chassez; adieu donc.

BONICHON.

Un moment. Payez, avant de partir.

PANURGE.

Vous voulez donc que nous restions ici éternellement?

BONICHON.

Non, parbleu.

PANURGE.

Vous voulez donc que nous partions?

BONICHON.

Eh! non, non.

PANURGE.

Entendez-vous donc.

AIR: *Amusez-vous, jeunes fillettes.*

Dites quelle idée est la vôtre?
Faut-il rester? faut-il partir?

BONICHON.

Non. Il ne faut ni l'un ni l'autre.

PANURGE.

Ce n'est point aisé, sans mentir.

BONICHON.

Monsieur le Bailly, pour mieux faire,
Va vous donner un logement,
Pour lequel vous ferez affaire,
Sans payer l'emmenagement.

RABELAIS.

Dites-moi, cher hôte?

BONICHON.

Comment? Cher hôte?

RABELAIS.

Oh! très-cher. Vous ne pouvez en disconvenir.

BONICHON.

Eh bien! de quoi s'agit-il?

RABELAIS.

Quel est cet homme important qui va venir chez vous?

BONICHON.

Je n'en sais rien, ni personne non plus. Il voyage *incognito*, à ce qu'il paraît; mais on m'a dit que c'était un grand grand personnage...

RABELAIS.

Et qui va à Blois?

BONICHON.

Retrouver la Cour. Au surplus, ce n'est pas votre affaire. De l'argent, de la place, ou dans un quart d'heure, M. Grippeminaud, le bailli, est ici avec main forte.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PANURGE, RABELAIS.

PANURGE.

Un grand personnage...

RABELAIS.

Le Bailli...

Gargantua.

3

PANURGE.

Qui voyage *incognito*...

RABELAIS.

Ici, dans un quart d'heure..?

PANURGE.

Qui va à la Cour...

RABELAIS.

Qui va me mettre en prison..?

PANURGE.

Nous voilà bien. Cet homme qui va à la Cour peut vous reconnaître.

RABELAIS.

Le Bailli va me faire décliner mon nom.

PANURGE.

Il faudrait sortir du pays avant que l'on ne nous mit la main sur le collet.

RABELAIS.

Oui. Voyager sans argent ! nous irons loin.

PANURGE.

Il est vrai que l'argent est un bon passeport.

RABELAIS.

Panurge, voilà le plus triste quart d'heure de Rabelais !

PANURGE.

Eh ! Monsieur ! c'est celui de bien d'autres.

RABELAIS.

Pas d'argent : appelons à notre aide la philosophie. Souvenons-nous que Sénèque..

PANURGE.

Ah bien ! oui, Sénèque..

AIR *du Cabaret.*

On prétend que, contre l'ivresse,
Il déclamait, ayant bien bu,
Et qu'il dédaignait sa maîtresse,
Quand il en était mal reçu.
Mais corbleu ! j'aurais eu l'envie
De savoir ce qu'il aurait fait
De toute sa philosophie,
Sans argent, dans un cabaret.

RABELAIS.

Il aurait fait comme nous, juré, pesté, crié ;
et puis il aurait pris...

PANURGE.

Son parti ?

RABELAIS.

Non, une plume et de l'encre, et il aurait
jeté sur le papier les belles idées que lui aurait
inspirées sa situation. Aussi, suivant un si bel
exemple, je vais dans ma chambre, ajouter un
chapitre à mon Pantagruel.

PANURGE.

Monsieur, mettez-le dans une auberge où il
meure de faim, et environné de recors qui l'em-
pêchent d'en sortir. Pour moi, je vais creuser
mon cerveau, et si je trouve une idée pour le tirer
d'embarras, j'irai vous la communiquer.

RABELAIS.

AIR : *Ah ! ne croyez pas que j'envie.* (Des deux Matinées.)

Un homme dont l'âme est commune,
Par le malheur est arrêté ;
Mais on sait narguer la fortune,
Par le courage et la gaité !

PANURGE.

Ma foi ! quoi que l'on puisse dire,
Que nous soyons sages ou fous,

(20)

Il est bien plus aisé de rire
Lorsque tout rit autour de nous.

ENSEMBLE.

Un homme dont l'âme etc.

(*Rabelais sort.*)

SCÈNE VIII.

PANURGE.

Le voilà dans une situation un peu embarrassante. Il n'en est pas plus triste... Quand quelque chose le contrarie, il se console avec son Gargantua, son Pantagruel, et d'autres héros que le vulgaire prend pour des êtres fantastiques; mais dont les folies couvrent plus de raison qu'on ne pense.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Rabelais fuit le triste code
Du moraliste froid, pédant;
Et si son livre est à la mode,
C'est qu'il instruit en amusant.
Tandis qu'un autre pince et fronde,
Ses bons mots savent divertir;
Et pour convertir tout le monde,
Il est l'apôtre du plaisir.

SCÈNE IX.

PONT-ALLAIS, PANURGE.

PONT-ALLAIS, *en dehors.*

Hola hé! garçon! la fille! l'hôte! quelqu'un!

PANURGE,

Je connais cette voix.

PONT-ALLAIS, *entrant.*

Ils vont me faire égosiller à force de crier.

Il me faudra boire un quartaut de plus pour me désaltérer.

PANURGE.

Eh ! c'est ce gros réjou de Pont-Allais.

PONT-ALLAIS.

Qui est-ce qui dit mon nom ici ? Eh ! c'est ce drôle de corps de Panurge !

PANURGE.

Que viens-tu faire ici, gros garçon ?

PONT-ALLAIS.

J'y cherche un logement pour moi et pour ma troupe, que j'ai laissée à cent pas du vilage.

PANURGE.

Comment ? ta troupe ? Est-ce que tu serais capitaine ?

PONT-ALLAIS.

Non ; mon ami, je suis prince.

PANURGE.

Je n'entends pas les énigmes.

PONT-ALLAIS.

Il n'est pas que tu n'ayes entendu parler des Enfans sans Soucis ?

PANURGE.

Les joyeux confrères qui ont renouvelé chez nous les folies de Thespis, et fait renaître en France la Comédie ?

PONT-ALLAIS.

C'est cela même.

Air : *De la vigne à Claudine.*

J'ai dans mes entreprises

Des succès très-suivis.

On appelle sottises,

Nos farces, nos lazzis.

Moi , s'il faut te le dire ,
Je suis prince des sots.

PANURGE.

Mon ami , ton empire
Doit être des plus gros !

PONT-ALLAIS , *frappant sur son ventre.*
J'en suis un échantillon.

PANURGE.

Que fais-tu donc pour engraisser comme cela ?

PONT-ALLAIS.

Ma foi , je n'engendre pas de mélancolie.
Voilà la vie que nous menons.

AIR : *On se chagrine trop vite.*

Un jour , afin de bien faire ,
Nous rions , chantons , buvons ;
Le lendemain , sans mystère ,
Nous chantons , buvons , rions.
Survient une autre journée ,
Nous rions , buvons , chantons ;
Et tout le long de l'année ,
Mon cher , nous recommençons.

PANURGE.

Eh bien , voilà un joli métier que vous faites-là !

PONT-ALLAIS.

Et toi , Panurge , mon ami , est-tu toujours
un facétieux personnage ?

PANURGE.

Si facétieux , que je vais être immortalisé avant
qu'il soit peu.

PONT-ALLAIS.

Immortalisé ! comment cela ?

PANURGE.

Mon humeur bouffonne et ma philosophie
originale , ont plu au fameux Rabelais , et lui
ont donné l'idée de me faire figurer dans son
Pantagruel , fils de Gargantua.

PONT-ALLAIS.

Eh bien ! mon ami , si tu dois à Rabelais ta réputation : moi , je lui dois une partie de ma fortune.

PANURGE.

Vrai ! Si tu pouvais lui payer cette dette-là , tu l'obligerais dans ce moment-ci.

PONT-ALLAIS.

Diable ! c'est que j'ai si peur du lendemain , que je me dépêche de manger ma fortune , à mesure que je la gagne.

AIR : *Des Filles à marier* (de M. Tourterelle).

Il faut songer à la chance commune :

Jour est le seul de mes vœux.

De peur d'un revers de fortune ,

Je me dépêche d'être heureux.

Dans le voyage où nous conduit la Parque ,

On ne peut pas emporter de paquets !

Derrière moi , quand je prendrai la barque ,

Ne laissant rien , je n'aurai nuls regrets.

PANURGE.

On ne sait pas quand on sort de la vie :

Toujours il faut être prudent.

Jouis avec économie ;

Car le sort est bien inconstant...

Si tu vieillis , sa chance inévitable

Te fera dire avec douleur :

Prenez pitié , Messieurs , d'un pauvre diable ,

Qui , sans compter , dépensa son bonheur.

PONT-ALLAIS.

Je crois que tu prêches mieux que tu n'agis.

PANURGE.

Mais , dis - moi donc comment Rabelais t'a fait faire fortune !

PONT-ALLAIS.

Le succès prodigieux de son Gargantua m'a donné l'idée d'en faire une comédie, que nous représentons avec le plus grand succès dans les villes et villages ; et la Cour, qui en a entendu parler, désirant la voir, je me rends à Blois avec ma troupe et mon Gargantua, de quinze pieds de haut, qui a l'air vivant comme toi et moi.

PANURGE, *frappé d'une idée.*

Ah! mon ami, tu peux payer ta dette à mon maître, sans bourse délier!

PONT-ALLAIS.

La charmante façon de s'acquitter! Que veux-tu que je fasse pour cela?

PANURGE.

Rabelais est poursuivi pour quelques folies : il est, pour ainsi dire, prisonnier dans cette maison, dont il ne peut sortir faute d'argent. Pourrait-il tenir dans ton Gargantua?

PONT-ALLAIS.

Tu y tiendrais avec lui.

PANURGE.

Veux-tu faire toi et ta troupe un excellent souper, qui ne te coûtera rien?

PONT-ALLAIS.

Cela ne se demande pas.

PANURGE.

Ils sont tous ici persuadés de l'existence de ce géant enfant bizarre de l'imagination de Rabelais. Ils attendent aujourd'hui un grand personnage, qui va à la Cour. Annonce leur Gargantua, je me charge du reste.

PONT-ALLAIS.

Tu penses qu'ils croiront . . .

PANURGE.

Comment ! les habitans du village de Benaist ! un Janotus ! un monsieur Grippeminaud ! . . . D'ailleurs, on fait croire aux hommes ce qu'on veut : il ne faut pour cela que du front. Grie bien haut ; fais bien du bruit ; maltraite les garçons ; dis des injures au maître de la maison : cela te donnera de l'importance, et tu seras bien reçu.

PONT-ALLAIS.

Allons donc, mon ami, je suis ton homme ! D'ailleurs, c'est une folie : j'en dois prendre ma part ! . . . Hola ! hé ! garçons ! servantes ! . . . toute la maison !

AIR : *Ah ! quel scandale abominable !*

Hola ! garçons, pour me servir,
Que l'on s'empresse d'accourir !

PANURGE.

Accourez, charmante Toinon !
Accourez, monsieur Bonichon ;

SCÈNE X.

JANOTUS, BONICHON, PONT-ALLAIS,
PANURGE, TOINON, Garçons et Servantes.

BONICHON.

Qui donc appelle Bonichon ?
Quel bruit ! quel train dans ma maison !

PONT-ALLAIS.

Garçons ! garçons ! accourez donc !

TOUS.

Quel bruit ! quel train dans la maison !

Gargantua.

PONT-ALLAIS et PANURGE.

Accourez donc !
Servez-moi donc !

Accourez donc !
Servez-le donc !

BONICHON.

Expliquez-moi, s'il vous plaît...

PONT-ALLAIS.

Que l'on dresse la table, que l'on serve au plus vite. Monseigneur arrive.

BONICHON.

Monseigneur ! Quel Monseigneur ?

TOINON.

Eh ! mon père, ce Seigneur qu'on vous a annoncé.

PONT-ALLAIS.

Oui, Monseigneur Gargantua.

TOUS.

Gargantua !

LES FEMMES.

Ah ! nous allons dire ça à tout le village.

(Elles sortent),

BONICHON.

Eh ! mon Dieu, Monsieur : il n'y aura pas assez dans tout le village pour lui donner à déjeuner.

PONT-ALLAIS.

Il se contentera de peu. C'est aujourd'hui jour de jeûne pour lui. Mettez seulement un veau à la broche, deux cochons de lait pour entremets, six dindons pour hors-d'œuvre, quatre ou cinq pâtés pour dessert, et cent bouteilles de votre meilleur vin.

BONICHON, *aux Garçons.*

Entendez-vous, vous autres ? allumez le feu ;

aiguisez les broches; tuez toute la basse-cour !
Ah ! Dieu , Monseigneur Gargantua chez moi !
Quel honneur !

JANOTUS.

Et vous doutiez de son existence , homme
incrédule !

PONT-ALLAIS.

Je retiens pour Monseigneur le salon de cent
couverts. Dépêchez-vous : je vais le chercher lui
et toute sa suite. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES MEMES , hors PONT-ALLAIS.

BONICHON.

AIR de la Rosière.

Qu'on mette la table !
Moment agréable !
Visite honorable !
Rangez tout cela !
J'en perdrai la tête ,
Ah ! c'est une fête !
Qu'ici tout s'apprête
Pour Gargantua.

Et toi ma fille ,
Fais la gentille ,
Jase , babille ,
Fais bien les honneurs ,
La bonne chère ,
Vaut mieux ma chère ,
Quand on sait plaire
A ces grands seigneurs.

TOUS.

Qu'on mette la table ! etc.

SCÈNE XII.

BONICHON, GRIPPEMINAUD, JANOTUS,
PANURGE *au fond*, les trois Garçons et les
trois Servantes.

GRIPPEMINAUD.

Eh bien ! Messieurs , eh bien ! qu'est-ce !
quoi ? qu'y a-t-il ? y pense-t-on ici ? A-t-on oublié
que maître Pancrace Grippeminaud est Bailli
de céans , et que son autorité s'étend sur le vil-
lage de Bennaist et hameaux circonvoisins ?

BONICHON.

Qu'est-ce que c'est donc , monsieur le Bailli ?

JANOTUS.

Qu'avez-vous , monsieur le Bailli ?

GRIPPEMINAUD.

Savez-vous , mes petits Messieurs , que je vous
apprendrai votre devoir à vous , maître Janotus ,
en vous ôtant vos charges et dignités de son-
neur , bedaud , etc. ; et à vous , maître Boni-
chon , en vous faisant payer une grosse amende ?

BONICHON.

Qu'est-ce que nous avons donc fait , monsieur
le Bailli ?

GRIPPEMINAUD.

Vous n'avez , au contraire , point fait ce qu'il
fallait. Comment ! j'apprends par la voix publi-
que , par la voix des femmes , qu'un homme de
qualité passe dans le village ; et vous ne me pré-
venez pas ; qu'il a fait retenir chez vous un lo-
gement , qu'il y couchera , qu'il y soupera !...
ce qui est de bien plus grande importance ! qu'il
y soupera ! et je ne le savais pas ! Pour qui donc
voulez-vous que je passe ? pour un homme qui

ne sait pas vivre, qui ne sait pas faire les honneurs de son baillage !

JANOTUS.

M. le Bailli, j'allais vous prévenir.

GRIPPEMINAUD.

Ne faut-il pas, puisque c'est un grand Seigneur, que je le harangue, que je lui fasse une réception digne de lui et de moi ?

PANURGE, *se plaçant entre Bonichon et le Bailli.*

Monsieur le Bailli a raison, et vous êtes des sots et des impertinens, qui mériteriez toute sa colère.

GRIPPEMINAUD.

Voilà un garçon qui parle de bon sens.

PANURGE.

Oublier de prévenir M. le Bailli !

GRIPPEMINAUD.

Je dois être instruit de tout ce qui arrive dans ma juridiction.

AIR de l'Avare et son Ami.

Messieurs, c'est le droit de ma place.

PANURGE.

Chacun doit soutenir le sien.

GRIPPEMINAUD.

Je dois savoir ce qui se passe.

PANURGE.

Et cependant il ne sait rien.

GRIPPEMINAUD.

Parbleu ! moi j'étais fort tranquille,
Et je me reposais sur eux,
Ils me laissent là tous les deux...
N'ai-je pas l'air d'un imbécille ?

PANURGE.

C'est vrai, il a l'air d'un imbécille. Et à qui la faute ?

GRIPPEMINAUD.

Mais je vais vous faire voir ce que je suis. Que l'on exécute ponctuellement les ordres que je vais donner.

PANURGE.

Monsieur le Bailli, si vous avez besoin de quelques conseils, me voilà prêt...

GRIPPEMINAUD.

Des conseils ! Pour qui me prend-on ? Cette tête-là est bonne. Je n'ai pas besoin de conseils ; cependant, voyons. Que me conseillez-vous?..

PANURGE.

D'abord, d'ordonner que l'on serve à cet homme d'importance, tout ce qu'il y a de meilleur.

GRIPPEMINAUD.

Etait-il nécessaire ...

PANURGE.

De dire qu'on lui mette un couvert!..

GRIPPEMINAUD.

Cela valait-il la peine....

PANURGE.

Et que l'on en mette un pour vous, à côté du sien.

GRIPPEMINAUD.

Voilà, parbleu ! un garçon de bon conseil. J'ordonne donc que l'on serve ce qu'il y a de meilleur, et que l'on mette deux couverts, dont un pour moi...

PANURGE.

Si le Grand Seigneur veut bien le permettre.

GRIPPEMINAUD.

Oui, s'il veut bien le permettre, sinon...

PANURGE.

Il mangera tout seul.

GRIPPEMINAUD.

Ce qui ne sera pas fort agréable pour les autres.

PANURGE.

Mais en revanche, M. le Bailli!

GRIPPEMINAUD.

Oui, en revanche!... Messieurs, écoutez bien ceci. (*Ici on commence à tourner les portans pour annoncer la nuit, et on baisse la rampe à demi*).

PANURGE, à part.

Ecartons Janotus. (*Haut*). Que les cloches du village retentissent dans les airs.

GRIPPEMINAUD.

Pourquoi? Cela nous étourdira.

PANURGE.

Cela est de la plus grande importance. Trouvez-moi une cérémonie où les cloches ne jouent point un rôle! Les cloches sont ici de nécessité absolue.

GRIPPEMINAUD.

De nécessité indispensable! Maître Janotus! aux cloches, et un grand carillon!

PANURGE.

Vous carillonnerez pendant la harangue de M. le Bailli.

GRIPPEMINAUD.

Pendant ma harangue ? On ne m'entendra pas.

PANURGE.

Tant mieux ! Elle finira plus vite ; et l'on se mettra à table plutôt.

GRIPPEMINAUD.

Voilà un charmant garçon. Allons, allons, maître Janotus.

AIR *du Carillon.*

Au carillon
Courez vite, vite, vite.
En carillon
Appelez tout le canton.

PANURGE.

Le carillon
A la gaité nous invite.
En carillon
Chacun trinque à l'unisson.

ENSEMBLE.

Au carillon

Je vais
Courez } vite, vite, vite, etc., etc.
Courons }

GRIPPEMINAUD.

Mais, dites-moi donc, la nuit s'approche, on n'y voit presque plus, et il faudrait trouver un moyen....

PANURGE.

D'y voir clair, n'est-ce pas ?

GRIPPEMINAUD.

C'est ce que je voulais dire.

PANURGE.

Je vais vous trouver cela. Le moyen le plus simple?...

GRIPPEMINAUD.

Oui, le moyen le plus simple...

PANURGE.

C'est d'allumer force flambeaux.

GRIPPEMINAUD.

Il a raison; voilà le moyen le plus simple.
Allumez force flambeaux.

PANURGE.

Laissez-moi le soin de vous éclairer : je m'en charge. (*A part.*) Je veux leur faire voir Panurge dans l'île des Lanternes. Courons chercher mon maître, et le placer dans la nouvelle voiture, qui doit le transporter loin d'ici. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

BONICHON, GRIPPEMINAUD, JANOTUS,
TOINON *accourant du fond.*

TOINON.

Mon père, mon père, voilà Gargantua. Ah! qu'il est grand!

BONICHON.

Ouvrez les portes.... Pourra-t-il passer dessous?

TOINON.

Il passerait plutôt par dessus.

GRIPPEMINAUD.

Bonichon, faites abattre les dessus de porte qui gêneraient Monseigneur!

BONICHON.

Est-ce qu'il ne peut pas se baisser?

GRIPPEMINAUD.

Se baisser! un homme comme ça! il n'y manquera pas, pour vous faire plaisir.

TOINON.

Le voilà, précédé de tout son monde.
Gargantua.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PANURGE, PONT-ALLAIS.

Marche des Enfans sans soucis , portant des lanternes de différentes couleurs , au bout d'un bâton. Ils sont précédés de danseurs habillés en lanternois. Les arbres sont tout-à-coup enlumines avec des lanternes qui y sont suspendues. Tout le village ferme la marche et se joint au chœur des Enfans sans soucis. Panurge et Pont-Allais sont au milieu.

CHOEUR.

AIR : *Honneur à l'aimable Etrangère , (de Panurge.)*

Honneur à ce grand voyageur.
 Offrons vite à manger , à boire
 A son illustre avaloire ,
 Et chantons tous en chœur !
 Offrons vite à manger , à boire (bis.)
 A son illustre avaloire ,
 Et chantons tous en chœur ,
 Honneur à ce grand voyageur.

Pendant ce chœur , tout le monde se place des deux côtés. Le rideau qui fermait le pavillon , se lève , et l'on voit GARGANTUA , assis devant la table qui est garnie de toutes sortes de mets , et éclairée de bougies. Rabelais est caché dans le mannequin à la hauteur de la tête de Gargantua.

Le mannequin de Gargantua doit être d'osier. Sa proportion est celle d'un homme de 15 pieds. Sa bouche doit être assez grande pour que , lorsqu'elle s'ouvre entièrement , on y voie la tête de Rabelais. Les bras doivent être mobiles. Ce mannequin est habillé , ainsi que les personnages , à la mode du temps de François I^{er}. ; il n'a besoin d'être fait que jusqu'à la ceinture. Les jambes sont censées sous la table.

GRIPPEMINAUD , *approchant du pavillon.*

Monseigneur ! hem ! hem ! hem ! comme on dit , *sicut dicitur* , que l'homme est toujours bien , quand il a bon vin , bon lit , le dos au feu et le ventre à table : ainsi puissiez-vous être *in cœternum* !

RABELAIS, *dans le Gargantua qui ouvre une large bouche.*

AIR : *A boire.*

A boire, à boire, à boire !
Finis tout ce grimoire ;
Et toi, Panurge, mon ami,
Pour mieux me verser, monte ici !

Panurge et Pont-Allais montent sur la table, l'un à droite, l'autre à gauche.

GRIPPEMINAUD.

Eh quoi ! monsieur Panurge est de la connaissance du seigneur Gargantua ?

PANURGE.

Oui Monsieur, j'ai cet honneur-là.

Il passe une bouteille à Rabelais, par la bouche de Gargantua, qui s'ouvre et se ferme aussitôt.

BONICHON.

Oh ciel ! il a avalé la bouteille.

PANURGE.

Il en avalera bien d'autres. (*Buvant.*) A votre santé, Seigneur.

GARGANTUA.

Grand bien te fasse, Panurge. A manger, maintenant.

PONT-ALLAIS.

Tu es son échanson, et moi son maître d'hôtel.

AIR : *Chantons : Lætamini.*

Votre illustre bedaine,
Seigneur, se remplira
Pour toute la semaine :
On vous en donnera.
Vive Gargantua !

TOUS.

Vive Gargantua ! (*Ter.*)

Pendant ce couplet et le suivant, Panurge et Pont-Allais passent par la bouche de Gargantua, tout ce qui est sur la table, des pâtés, des gigots, des pains, etc.

PANURGE.

Admirez comme il mange,
C'est un plaisir, oui dà ;
Là dedans tout s'arrange.
Chantons d'après cela,
Vive Gargantua !

TOUS.

Vive Gargantua ! (Ter.)

GRIPPEMINAUD.

Mais, Messieurs, vous allez l'étouffer, Vous le servez trop vite.

PANURGE.

Ah bien oui, l'étouffer ! Bonichon, si vous avez encore quelque chose, apportez-le.

BONICHON.

Il n'y a plus rien dans tout le village.

GARGANTUA.

En ce cas, messieurs, partons.

~~BONICHON~~, à Pont-Allais qui descend de dessus la table, ainsi que Panurge.

Dites-donc, monsieur le maître d'hôtel, qui est-cé qui paiera la dépense ?

PONT-ALLAIS.

Cela ne me regarde pas, c'est le trésorier.

GRIPPEMINAUD.

Sans doute, c'est toujours le trésorier qui paie la dépense d'un grand Seigneur.

BONICHON.

Et où est-il le trésorier ?

PONT-ALLAIS.

Monseigneur l'a renvoyé , parce qu'il n'en était pas content : il payait trop bien les aubergistes.

BONICHON.

Eh bien ! qui est-ce qui les paiera maintenant ?

GRIPPEMINAUD.

Eh qui voulez-vous qui paie ? puisqu'il n'y a point de trésorier , on ne peut pas vous payer , c'est clair !

GARGANTUA.

Eh bien , partons - nous. Je suis lesté comme il faut.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN COURRIER.

LE COURRIER , *faisant claquer son fouet.*

AIR *de la Galopade.*

Place , place , s'il vous plaît,
Pour un homme d'importance !
Place , place , s'il vous plaît,
Pour le seigneur Triboulet !

PANURGE , *au Courrier.*

Triboulet , le fou du roi ?

LE COURRIER.

C'est lui-même qui s'avance.

PANURGE , *à part.*

En pays de connaissance
Il va se trouver , ma foi :

LE COURRIER.

Place , place , s'il vous plaît , etc.

Le voici lui-même.

BONICHON.

Que faire ?

SCÈNE XVII.
LES MÊMES , TRIBOULET.

TRIBOULET.

AIR : *Pour se bien divertir.* (Pauvre diable.)

Vivent , vivent les fous !
Et vive la folie ;
Personne , je parie ,
N'est plus heureux que nous.
Au noir chagrin j'oppose
Un prisme dont les jets ,
Tout en couleur de rose ,
Me peignent les objets.
D'un vin
Divin
Quelque fois je l'arrose ;
Et sa liqueur
Force un peu la couleur.
Alors je ris ,
Je chante et dis...
Vivent , vivent les fous , etc.

GRIPPEMINAUD.

Voilà un Seigneur bien gai ! il faut que je le harangue aussi ! Heureusement que j'ai mon discours de tout-à-l'heure.

Monseigneur !... hem ! hem ! hem ! comme on dit , *sicut dicitur* , que l'homme est toujours bien , quand il a bon vin , bon lit...

TRIBOULET.

Es-tu l'aubergiste ? Sers-moi vite !

GRIPPEMINAUD.

Prendre un Bailli pour un aubergiste !

TRIBOULET.

Comment !... des illuminations ! des fêtes !... une réception complète ! C'est fort bien !

BONICHON.

Monseigneur , vous me voyez désolé ! mais je n'ai plus de place.

TRIBOULET.

As-tu à manger ? . . . car j'ai un appétit . . .

BONICHON.

J'avais tout-à-l'heure le plus beau repas . . .

TRIBOULET.

Comment ? tout-à-l'heure !

AIR : *De Catina à St.-Gratien.*

En ces lieux avant de venir ,
Et voulant y faire bombance ,
Je vous avais fait prévenir.

BONICHON.

Mais un autre avait pris l'avance.

TRIBOULET.

Quand on est las, qu'on meurt de faim ,
N'est-ce pas un tour bien perfide
De dire : Le logis est plein ,
Et le garde-manger est vide.

Et qui a donc mangé mon dîner ?

GARGANTUA.

C'est moi , seigneur Triboulet.

TRIBOULET, *se retournant.*

Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?

GRIPPEMINAUD.

Mascarade , Monseigneur ! Ne connaissez vous pas le fameux Gargantua ?

TRIBOULET.

Si je le connais ? Sans doute. Et qui ne le connaît pas !

AIR : *Des pots de fleurs.*

Comme jadis on vit Minerve ,
Sortir du cerveau de Jupin ,
Ce géant naquit de la verve
D'un gai, d'un piquant écrivain.

Il logea jadis dans la tête
De Rabelais, ce fou charmant.

RABELAIS, *sortant la tête par la bouche de
Gargantua.*

Mais nous changeons de logement;
Et c'est la sienne qu'il me prête.

TRIBOULET.

Rabelais là-dedans ! Ah ! ah ! ah !

TOUS.

Oh ciel ! Rabelais !

AIR : Quelle singulière aventure.

En ce lieu, comment peut-il être ?
Gargantua, dans quelqu'accès,
Ou par distraction, peut-être,
A donc avalé Rabelais.

PANURGE.

Dans le ventre de la baleine,
Jeûnait le prophète Jonas ;
Dans celui-ci, chose certainè,
On pouvait faire un bon repas.

TOUS.

En ce lieu, etc.

TRIBOULET, *allant au-devant de Rabelais, qui
sort du mannequin.*

Que faisais-tu la ?

RABELAIS.

Je mangeais ton souper.

TRIBOULET.

Diable ! Et pourquoi donc !

RABELAIS.

AIR du Maître d'école.

C'est pour narguer ces bons apôtres.

TRIBOULET.

Tu me fais jeûner, maître fou.

RABELAIS.

Bon, tu donnes ton nom aux autres.

TRIBOULET.

C'est le tien !

RABELAIS.

Comment ? et par où ?

TRIBOULET.

Tu devrais bien mieux te connaître :
Pour moi , je sais t'apprécier.

RABELAIS.

Eh toi je reconnais mon maître.

TRIBOULET.

Je ne suis que ton écolier.

RABELAIS.

Sans rancune , mon cher Triboulet. Il faut
t'avouer ma situation. J'étais ici sans argent et
sans amis.

TRIBOULET.

L'un ne va pas sans l'autre.

RABELAIS.

On me refusait un souper : on l'a donné à un
mannequin. On voulait me mettre à la porte :
on a logé un mannequin. . . .

TRIBOULET.

A quoi sert donc le mérite ?

RABELAIS.

Panurge a eu l'idée de cette folie. Pont-Al-
lais nous a aidés à l'exécuter. Maintenant per-
mets à Gargantua de t'offrir à souper. Son es-
tomach est un buffet très-bien garni.

(*Panurge et Pont-Allais ouvrent, comme un buffet,
le ventre de Gargantua : on y voit tout ce que Ra-
belais a reçu, rangé sur des tablettes.*)

TRIBOULET.

Oh ! oh ! Seigneur Gargantua , nous allons
Gargantua.

vous dire deux mots. Jamais je n'ai vu une pièce mieux farcie.

PONT-ALLAIS.

Seigneur, nous vous aiderons tous à la dépecer.

TRIBOULET.

Mais, mon cher Rabelais, tu es sans argent; puise dans ma bourse, je t'en prie; tu me rendras cela à Paris, où Monseigneur Du Bellay t'attend avec impatience.

RABELAIS.

Il n'est pas irrité contre moi?

TRIBOULET.

Au contraire, on a voulu te nuire, et il a fermé la bouche à tes ennemis. On a lu Gargantua à la Cour: personne ne s'y est reconnu; tout le monde y a reconnu les autres. On en rit, et on en rira long-temps.

RABELAIS.

Vive Dieu! mon ami, tu me remets la joie au cœur. Maître Bonichon, vous serez payé. Vous allez donner votre fille à mons Panurge. Maître Janotus sonnera les cloches le jour de la nôce; M. Grippeminaud sera du repas; M. Pont-Allais nous donnera la comédie.

PANURGE, *prenant la main de Toinon.*

Et moi, j'y jouerai le rôle le plus agréable! Eh bien! Messieurs, qui est-ce qui a fait tous ces miracles? Un Mannequin.

TRIBOULET.

Qui; mais ce Mannequin était Gargantua.

~~~~~

VAUDEVILLE FINAL.

AIR du Vaudeville des Baladines.

BABELAIS.

Qu'on se rallie  
Au refrain !  
Gai, gai, vive la folie  
De l'amour et du festin !  
Gai, gai, c'est le bouté en train.  
A l'homme qui toujours soupire,  
Par prudence je dis soudain :  
Ami, dépêche-toi de rire ;  
Tu n'es pas sûr d'un lendemain.

PONT-ALLAIS.

Quand je vois une tonne pleine,  
Je me dis, vidons-la grand train ;  
Aujourd'hui, je suis en haleine ;  
Je pourrais en manquer demain.

BONICHON.

Point d'argent et point de bouteille ;  
Car celui qui goûte mon vin,  
Si je lui fais crédit la veille,  
Ne revient pas le lendemain.

JANOTUS.

L'hymen paraît une merveille ;  
Mais de sa belle a-t-on la main,  
Celle qui ne dit mot la veille,  
Carillonne le lendemain.

GRIPPEMINAUD.

Au plaideur, je dis à l'oreille :  
Ami, tu chicanes envain ;  
Si tu n'as qu'un habit la veille,  
Tu vas être tout nud demain.

TRIBOULET.

Chaque jour, dès que je m'éveille,  
Moins fou que tout le genre humain,  
Je ne songe plus à la veille,  
Et pas encore au lendemain.

PANURGE.

Prenons toujours femme jolie ;  
Car l'homme, ignorant son destin,  
Ne sait pas, lorsqu'il se marie,  
Ce qu'il sera le lendemain.

TOINON, *au public.*

Si Gargantua vous fait rire,  
Aujourd'hui son sort est certain ;  
Mais en partant puissiez-vous dire :  
Ici nous reviendrons demain.

Ah ! chantez notre refrain :  
Gai, gai, vive la folie !  
Et soyez, d'un coup demain,  
Gai, gai, notre boute en train.

**FIN.**